

*Chances du roman, charmes du mythe. Versions et subversions du mythe dans la fiction francophone depuis 1950.* Sous la direction de MARIE-HÉLÈNE BOBLET. Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2013. Un vol. de 216 p.

Recourir aux mythes à une époque où les traumatismes des deux guerres mondiales et la désillusion à l'égard des idéologies inviteraient plutôt les écrivains à se détourner des récits archaïques et fabuleux ? Le paradoxe n'est qu'apparent. Non seulement le mythe se prête à une infinité de variations mais il insuffle un nouvel élan au texte narratif. Source inépuisable de séduction pour les écrivains, le mythe offre au roman la possibilité de se renouveler et de ne pas s'enliser dans des ressassements stériles. C'est cet usage fécond et polymorphe du mythe par les romanciers francophones depuis 1950 que se proposent de mettre en évidence les auteurs de *Chances du roman, charmes du mythe*, Actes du colloque organisé par l'unité de recherche Écritures de la modernité à l'Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle en novembre 2011. Les romanciers, note Marie-Hélène Boblet dans son avant-propos, ne se contentent pas de reprendre servilement et scolairement certains mythes. Si les écrivains « puisent de l'oxygène » (p. 6) dans les mythes, c'est qu'ils les infléchissent dans de multiples directions. Ce sont bien les usages poétiques, ludiques, parodiques ou encore idéologiques des mythes qui sont étudiés dans les contributions rassemblées dans cet ouvrage collectif, s'organisant en quatre mouvements.

La section sur laquelle s'ouvre le volume, « De la mythobiographie à la mythographie », regroupe des communications portant sur Claude Louis-Combet et Henry Bauchau, dont les œuvres se situent toutes deux à la croisée de l'inspiration autobiographique et d'une réflexion sur les mythes. Refusant de coller à la symbolique psychanalytique, Claude Louis-Combet, dans *Gorgô* (2011), offre une nouvelle image de Méduse, selon lui trop souvent assimilée à la souffrance et à la castration. Soucieux de « nous apprendre à aimer Gorgô » (p. 15), l'écrivain insiste sur le caractère sensuel et lumineux de cette figure féminine. Stéphanie Boulard constate même que le renversement opéré par l'auteur concourt à faire de Méduse un « soleil d'énergie » (p. 24) autour duquel gravitent toutes sortes de mâles fascinés. Mais Méduse n'est pas le seul mythe à faire l'objet d'une relecture dans l'œuvre de Louis-Combet. Dès *Le Miroir de Léda* (1971), l'écrivain, refusant de céder aux sirènes du narcissisme, passe par le mythe dans l'intention de s'ouvrir à l'altérité et de bouleverser nos classifications rigides. Remettant en question la séparation entre divinité, humanité et animalité, l'écrivain construit un récit dans lequel, pour reprendre l'expression d'Alain Romestaing, « tout se tient et s'interpénètre » (p. 33). Parce qu'elle pétrifie ceux qui la regardent, Méduse pose selon Cécile Croce le problème de la représentation, défi que relèvent chacun à leur manière Claude Louis-Combet et Sylvie Germain. Monstre en constante métamorphose, Méduse, dans *Le Roman de Mélusine* (1986), nous renvoie aux sortilèges de l'amour. Dans *Gorgô* (2011), les contradictions de cette créature se résolvent dans une forme d'auto-engendrement : Méduse accouche d'elle-même et en vient à former « un Tout corporel parfait et très plastique » (p. 41). Si Sylvie Germain quitte l'univers de la mythologie pour plonger son lecteur dans un monde réaliste, elle relie elle aussi la figure de Méduse à la question de l'irreprésentable, et plus précisément à celle du viol. Pour surmonter son traumatisme, l'héroïne de *L'Enfant Méduse* (1991), jusque-là médusée, se fait méduse : elle « opère à son tour une effraction en direction de l'agresseur » (p. 43). Cette violence féconde dont est porteur le récit mythique occupe une place centrale chez Henry Bauchau, qui dote le combat d'un pouvoir cathartique. Mesurant l'influence du contexte – le désastre des deux guerres, le traumatisme de l'incendie de Louvain – sur la production de l'auteur, Marie-Camille Tomasi note que la sublimation des conflits dans *Œdipe sur la route* (1990) et *L'Enfant bleu* (2004) participe de « l'élaboration d'une langue de la libération » (p. 47). Les épreuves auxquelles est confronté le héros apparentent le récit à un cheminement, dont Myriam Watthee-Delmotte et Jérémy Lambert

pointent la dimension métatextuelle. C'est bien « le long parcours d'un écrivain en quête de sa propre voie » (p. 58) qui se dessine tout au long de l'œuvre de Bauchau.

Intitulée « Le mythe à l'épreuve du roman : défigurations, refigurations », la deuxième partie de l'ouvrage réunit des études portant sur le recours ludique aux mythes, lesquels se voient déconstruits, déformés et même réinventés. Arlette Bouloumié et Otilia Carmen Cojan s'intéressent au renouvellement du mythe de l'ogre dans les romans respectifs de Michel Tournier et de Jacques Chessex. Jouant sur l'ambivalence de la figure ogresque, à la fois salvatrice et destructrice, l'auteur du *Roi des Aulnes* (1970) interroge les frontières entre le bien et le mal. Quant à Jacques Chessex, il fait de cette créature massive une métaphore de l'autorité castratrice. Chez Alexandre Vialatte, Alain Schaffner montre que la reprise ludique du mythe de Mélusine se fait sur le mode de la double transgression : une réécriture parodique dans *Les Légendes vertigineuses du Dauphiné* (1995) et une dispersion des mythèmes dans *Les Fruits du Congo* (1951). Le lecteur est invité à rassembler les pièces du « puzzle du mythe » (p. 91), émiettement participant d'une esthétique kaléidoscopique. Dans l'œuvre d'Italo Calvino, la transgression à l'égard du mythe donne lieu à une véritable réinvention, ou plus exactement à ce que Delphine Gachet nomme un « renversement cosmico-axiologique » (p. 109). Au lieu de relater la chute d'Eurydice, pauvre victime, le romancier retrace sa montée assumée dans les Enfers, inversion marquant une rupture avec la symbolique traditionnellement attachée à cet épisode.

Le titre de la troisième section du livre – « Le roman à l'épreuve du mythe : délinéarisation et remotivation du récit » – renverse la perspective. Il s'agit cette fois-ci de voir comment la dissémination et le détournement des mythes bouleversent et revivifient la narration. Dans l'étude qu'elle consacre à *La Vie mode d'emploi* (1978), Isabelle Dangy relie la dispersion des mythes dans le récit au motif obsessionnel de la perte – perte de la mère, père du souvenir – dans l'œuvre de Perec. Ainsi, la reprise de mythes culturellement attestés se mêle au thème de la cassure, cher à l'écrivain, et donne naissance à un « autobiotexte » (p. 120). Adoptant un point de vue plus surplombant, Jacques Poirier, qui met en avant la structure labyrinthique de bon nombre de récits, distingue deux catégories de romans. Contrairement aux récits « dédaléens », narrations déceptrices centrées sur un héros courant à sa perte, les romans « minotaurés » se présentent comme des itinéraires initiatiques se soldant par une « victoire épique sur le chaos » (p. 133). C'est à la catégorie des récits dédaléens que peuvent se rattacher les deux œuvres analysées par Louis Palazzo : *Le Chevalier silence* (1997) de Jacques Roubaud et « Le Chevalier inexistant » (2001) d'Italo Calvino. Les « prouesses du langage » (p. 135), les tours et détours de la narration, viennent combler le vide laissé par le déclin de l'héroïsme et du modèle chevaleresque. En revanche, un roman tel que *Magnus* (2005) peut être qualifié de « minotaurés » en ce qu'il relate l'accès d'un jeune homme à son passé. Lorine Bost montre plus précisément comment la reprise et la transgression des mythologies ursine et solsticiale dans le roman de Sylvie Germain sont mises au service de la quête identitaire du héros.

La quatrième et dernière partie, « Intertextualité et interculturalité : vers le roman de demain ? », pose la question du rôle spirituel, culturel et politique à donner au mythe dans un monde en constante évolution. Sans pour autant se situer dans une approche religieuse, Philippe Le Guillou, dans *Douze années dans l'enfance du monde* (1999), livre à son lecteur une sorte d'apocryphe imaginaire retraçant la manière dont « Jésus naît à lui-même » (p. 158). À travers ce récit d'apprentissage sacré, l'écrivain, note Jean-François Frackowiak, se libère des sources évangéliques pour se livrer à diverses extrapolations : raconter l'enfance du Christ, c'est avant tout « entrer dans l'interprétation » (p. 162). La démarche de Philippe Le Guillou doit être distinguée de celle de Richard Millet, dont le travail sur le mythe s'inscrit dans une perspective résolument chrétienne. La parenté que le pays imaginaire de Siom entretient avec le mythe conduit Jean-Yves Laurichesse à voir dans la construction de ce

territoire autarcique le signe de la « tentation démiurgique » de l'auteur, désireux d'écrire une « nouvelle genèse » (p. 173). Témoignant de la survivance du sacré dans un monde profane, le recours au mythe dénote aussi un « sens de la résistance et de la lutte contre le désenchantement » (p. 186). C'est cette dimension magique et idéologique du mythe que souligne Van Kelly dans sa communication sur *Ourania* (2006) de Le Clézio. Dans un Mexique en proie à la violence et au capitalisme agro-industriel, refuser d'abandonner les mythes, s'inventer des royaumes utopiques, s'apparente à un acte militant. Marie-Élaine Bourgeois se penche elle aussi sur la culture amérindienne, et plus précisément sur les rapports que cette dernière a tissés avec la culture québécoise. Personnage récurrent dans les récits d'Yves Thériault, le *Trickster* métaphorise la complexité des relations entre ces deux territoires. Cette figure ambivalente du trompeur trompé sème le trouble dans un monde *a priori* nettement bipolarisé en faisant ressortir les tensions internes à la communauté inuite, tiraillée entre ses traditions ancestrales et le mode de vie des Blancs. C'est à un autre écrivain québécois que s'intéresse Jean-Pierre Thomas dans son article intitulé « Sylvain Trudel, la genèse d'une mythologie ? » (p. 199). Si Sylvain Trudel se défie des grands récits fondateurs, inadaptés au monde actuel, délaisse-t-il pour autant le mythe ? Le renouvellement des modèles traditionnels se traduit dans son œuvre par la création de « micromythologies mieux à même de rendre compte des bouleversements de portée restreinte qui marquent désormais nos sociétés » (p. 199). Le mythe subsiste mais sous forme de quêtes tronquées et de récits inachevés. Parce qu'elle soulève la question de la crédibilité et de la pérennité du mythe, cette dernière communication offre une belle conclusion à l'ensemble de l'ouvrage. Morceler le mythe, le court-circuiter, l'inscrire dans la réalité la plus triviale, c'est encore et toujours « remythologiser l'univers » (p. 206).

MARIE SOREL